

## Le nécessaire réseautage

∴ Philippe Barbaud

Le nouveau conseil d'administration de notre Association s'est remis à l'oeuvre au début de septembre pour planifier l'année 2008-2009. Je souhaite la bienvenue à Amaya Clunes Gutierrez, nouvelle figure parmi les vétérans que vous reconnaîtrez sur la photo insérée dans ce Bulletin. Deux autres collègues gravitent aussi bénévolement autour du conseil d'administration : Louise Dupuy-Walker, dont le rôle est précisé plus bas, et Albert Desbiens, qui se charge d'organiser les sorties-resto de cette année. Je les remercie vivement de leur coup de main.

### *Seule ou avec d'autres ?*

Comme vous avez pu vous en rendre compte en prenant connaissance du programme des activités du prochain trimestre publié dans le dernier numéro de l'APRvite, paru le 11 septembre dernier, notre association est entièrement partie prenante du programme d'activités mis sur pied par UQAM Générations et Synergies 50+, deux autres organismes de notre université voués à la promotion des liens qui unissent les retraités. Aussi l'APR-UQAM ne fait-elle plus cavalier seul. Certains parmi nous demeurent perplexes et s'interrogent sur la pertinence et l'utilité d'une telle intégration. J'ai même entendu cette réflexion : « Je ne renouvelle pas mon adhésion annuelle à l'APR-UQAM, car ça ne m'intéresse plus depuis qu'elle n'organise plus d'activités pour les professeurs retraités ! » À tort ou à raison, une certaine perception frileuse de notre association entraîne un malaise identitaire chez quelques-uns de nos membres. Il convient de dissiper ce brouillard.

# 42

## novembre 2008

### *sommaire*

Le nécessaire réseautage <i>Philippe Barbaud</i>	1
Rencontre avec... Georges Anglade <i>Monique Lemieux</i>	4
Comprendre mieux la démarche de Georges Anglade extraits de <i>Joseph J. Lévy</i>	6
Matière à réflexion <i>Jean A. Desnoyers</i>	9
Le congrès CURAC/ARUCC de Montréal, du 21 au 23 mai 2008 <i>Roch Meynard</i>	11
Reconnaisances et honneurs <i>Monique Lemieux</i>	12



## Seule et avec d'autres

Un point doit être clarifié en premier lieu. L'agenda de UQAM Générations n'enlève rien à l'autonomie de notre association. Nous gardons toujours la latitude voulue pour organiser quelque activité que nous choisissons en-dehors de celles qui sont prévues avec nos partenaires. Pour ce trimestre, nos activités de rencontres au restaurant sont les seules qui s'adressent exclusivement à nos membres. Cette formule est celle qui réussit le mieux à répondre aux attentes de la grande majorité. Mais cela ne dispense en rien le conseil d'administration d'envisager de sortir des sentiers battus. Nous nous y employons à chaque réunion en évaluant chaque idée de projet avec réalisme.

En second lieu, pourquoi favoriser un tel partenariat ? D'abord pour des raisons logistiques : sorties de groupe, visites de musées, conférences, débats, ateliers, etc., nécessitent des ressources matérielles qui dépendent d'un nombre minimum de présences pour ne pas entraîner un déficit. Notre population de retraités n'est pas assez nombreuse pour garantir à chaque occasion une telle absence de déficit. En revanche, le partenariat permet plus facilement d'atteindre le seuil critique des présences aux activités. C'est là un aspect externe du nécessaire réseautage qu'implique la vitalité d'une petite association forte d'à peine 250 membres actifs (chiffre de 2008).

Ensuite, nous favorisons le partenariat par conviction, en tenant compte de la spécificité uqamienne. C'est l'autre aspect externe du nécessaire réseautage qui doit se mettre en place. Nous tâchons de créer des liens de solidarité parmi les aînés qui gravitent dans l'aire d'influence de notre université, à la fois ur-

baine et présente dans son milieu du centre-ville. Or les 50 ans et plus constituent localement un segment d'âge marqué par l'identité uqamienne. Telle est l'origine historique du mouvement Synergies 50+. Comme nous, anciens professeurs, ces aînés portent en eux à divers titres une certaine fierté fondée sur l'appartenance à l'UQAM. Pourtant, ces personnes d'âge mûr ne sont pas toutes des employés retraités de notre institution. Pourquoi les professeurs devraient-ils toujours organiser leurs activités de retraités en marge des autres aînés qui s'identifient à l'UQAM ?

## Travailler ensemble

Le réseautage que préconise votre conseil d'administration est donc motivé par cet esprit de solidarité et de décloisonnement social, car l'identité uqamienne déborde largement la simple relation employeur/employés. C'est la raison pour laquelle, comme il est mentionné sur son site Internet, UQAM Générations résulte d'une collaboration entre le Bureau des diplômés de l'UQAM et Synergies 50+, une association de personnes âgées de 50 ans ou plus, constituée en organisme sans but lucratif, afin de contribuer au développement intellectuel, culturel et social des personnes âgées de 50 ans ou plus, qu'elles soient ou non diplômées de l'UQAM ou qu'elles soient ou non à la retraite. L'implication souhaitable du Bureau des diplômés dans ce réseautage n'est que l'effet prévisible de ce que notre jeune université reste présente dans le cœur d'une population grandissante de têtes grisonnantes, dont bon nombre furent nos étudiants, faut-il rappeler.

L'APR-UQAM se joint à cette collaboration dans la mesure où Synergies 50+ propose diverses activités d'animation et de développement personnel aux



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

### Conseil d'administration 2007-2008

<i>Président</i>	Philippe Barbaud <i>president@apr-uqam.org</i>
<i>Vice-président</i>	Denis Bertrand
<i>Secrétaire</i>	Yvon Pépin
<i>Trésorier</i>	Roch Meynard Robert V. Anderson Albert Desbiens Monique Lemieux

### Bulletin Pour la suite du monde

*Directrice* Monique Lemieux  
*bulletin@apr-uqam.org* / 514-486-8410

### Adresse postale

APR-UQAM  
Université du Québec à Montréal  
Case postale 8888, succ. Centre-ville  
Montréal (Québec) H3C 3P8

### Secrétariat (sans permanence)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine  
Université du Québec à Montréal

**Téléphone** (répondeur seulement) : 514-987-3605

**Site Web** : <http://www.apr-uqam.org>

**Adresses courriel** : [activites@apr-uqam.org](mailto:activites@apr-uqam.org)  
[registraire@apr-uqam.org](mailto:registraire@apr-uqam.org)  
[webmestre@apr-uqam.org](mailto:webmestre@apr-uqam.org)

personnes âgées de 50 ans ou plus. N'allez pas croire que ces activités sont concoctées sans que les professeurs aient leur mot à dire. Louise Dupuy-Walker, notre représentante auprès d'UQAM Générations, entretient un constant échange d'informations avec les membres du conseil d'administration. Grâce à cette collaboration tripartite, le programme des activités offertes à nos membres s'enrichit considérablement, à des prix avantageux et avec un minimum de tracas. Une lettre d'entente viendra sceller sous peu les modalités financières et administratives de ce nécessaire réseautage.

### ***Rejoindre certains de nos membres***

Enfin il est un aspect, proprement interne celui-là, du réseautage que souhaite instaurer l'APR-UQAM. Nous voulons faciliter la vie à ceux d'entre nous qui éprouvent des difficultés de déplacement pour parti-

ciper aux activités de leur choix. Nous explorons de nouvelles façons de rejoindre nos membres. Très souvent, des collègues à mobilité réduite s'abstiennent de prendre des risques, malgré leur désir de renouer contact avec d'anciens collègues pendant quelques heures. Perte d'acuité visuelle ou de motricité, entre autres, sont à l'origine de leur silence ou de leur désaffection. Ils ne le crient pas sur les toits, n'est-ce pas ? Nous allons faire en sorte de les identifier avec discrétion. Je suis sûr que plusieurs parmi nous seraient enchantés de rendre service à des collègues isolés vivant à proximité de leur domicile en les véhiculant au lieu de rencontre. Manifestez-vous, par courriel ou autrement. Nous pourrions ainsi créer une liste d'accompagnateurs ou d'accompagnatrices potentiels. Un membre du conseil d'administration pourrait assumer la responsabilité de coordonner les rendez-vous et d'assigner les tâches. Êtes-vous de la partie ?

## ***Le conseil d'administration 2008-2009***



*Assis* : Roch Meynard, Amaya Clunes Gutierrez

*Debout* : Monique Lemieux, Philippe Barbaud, Yvon Pépin, Robert V. Anderson

*En médaillon* : Denis Bertrand (absent lors de la photo)

## Georges Anglade

::: Monique Lemieux

Comme ce fut le cas pour plusieurs de mes collègues retraités, j'ai connu Georges Anglade au sein de comités institutionnels dans les années 70. La grève de 1976 nous a permis de développer une franche camaraderie et nos rencontres ont toujours été cordiales. J'ai cependant le sentiment d'en avoir appris davantage sur lui au cours de cet entretien de fin d'été que pendant toutes les années passées à l'UQAM. Ma lecture du livre de Joseph J. Lévy *Entretiens avec Georges Anglade. L'espace d'une génération*, publié par les éditions Liber en 2004, a si bien complété notre rencontre que j'ai tenu à en sélectionner quelques extraits pour les lecteurs et lectrices de notre bulletin.

**Q.** Georges, chronologiquement, quels sont les grands repères de ta carrière ?

**R.** Je suis entré à l'UQAM en 1969 après avoir complété mes études de doctorat à Strasbourg et enseigné à l'Institut de démographie. J'ai donc vécu ma 68 en France. J'ai pris ma retraite en 2002, après 33 ans de carrière à l'UQAM. J'ai donc contribué à la construction du département de géographie. Pendant toutes ces années, je me suis passionné pour l'enseignement et la recherche et j'ai exercé à peu près toutes les fonctions d'administration pédagogique et de représentation dans les comités institutionnels.

Selon les besoins des programmes, quand même 150 cours et plus de trente sigles en 30 ans, mon enseignement a généralement couvert la didactique dans les années 1970, la théorie générale de la géographie dans les années 1980 et les problèmes de population dans les années 1990. En recherche, toutes mes publications ont été d'abord consacrées à Haïti, comme le font les géographes : approfondir un cas jusqu'à en extraire la théorie générale qui s'y cache, avant de l'appliquer ailleurs ; quelques années d'implication en politique active m'ont aussi donné l'occasion de produire des écrits politiques sur la gouvernance en Haïti. Ma vie a été faite de trois carrières : professeur-chercheur, homme politique et écrivain. Depuis ma retraite, je fais encore de la politique, de la géographie et de la littérature, mais avec cette nuance que je les mélange allègrement dans mes chroniques journalistiques.

**Q.** Nous allons revenir à la littérature, parce que c'est un aspect de toi que je ne connais pas. La retraite a-t-elle constitué un grand changement dans ta vie ?

**R.** Le plus grand changement, c'est le bonheur, dont celui de voyager encore plus, ce qui pour un géographe veut dire beaucoup... et sans avoir à en informer l'assemblée départementale ; je suis grand maintenant ! Je n'ai pas de contacts suivis avec mon ancien département. En général, quand j'ai fait le tour d'une question, j'aime aller voir ailleurs. Pour moi, la retraite signifiait une page à tourner, un départ réel pour enfin être souverain de moi-même.

**Q.** Tu voyages donc beaucoup ?

**R.** Je suis en voyage six mois par année, et souvent en Haïti : je suis un vrai nomade. C'est que les voyages dans le monde entier ont toujours occupé une large place dans ma vie de chercheur : je faisais une recherche de terrain qui, bien sûr, alimentait la théorisation que je développais autour des générations, par exemple, et du modèle global à privilégier pour des pays comme Haïti. J'ai cru à ce modèle, au point d'occuper plusieurs postes politiques, dont celui de ministre dans le gouvernement qui aurait pu l'implanter, mais les circonstances m'ont appris qu'il y a loin entre la vision et sa réalisation en politique. Au moins, je sais où et comment cela bloque.

**Q.** La vie entre deux pays pose certainement des problèmes de logistique concrets, mais ils ne me semblent pas les plus difficiles. Au plan symbolique, comment vis-tu cette double appartenance ?

**R.** J'ai toujours été et je suis toujours profondément Haïtien, mais je suis devenu tout aussi profondément Montréalais après quarante ans de vie dans cette société montréalaise. Mes enfants sont nés ici et sont d'ici, la variété de mes petits-enfants de toutes les couleurs y ont leurs racines, l'accent montréalais domine... Je ne suis pas du tout en exil, je porte plutôt une double appartenance, dont celle d'être de plus en plus du pays de ma descendance à mesure que je vieillis. Montréal me fascine depuis quarante ans, et je me demande si je ne vais pas finir par le lui dire; une direction de collection d'une grande maison d'édition m'y a déjà poussé. Sait-on jamais? À te parler Monique, cette idée resurgit.

On assiste à Montréal à l'émergence d'une nouvelle société, au métissage de sociétés d'origines diverses avec la société d'accueil, ça ne se fait pas sans heurts, mais il en résulte une dynamique de changement qui fascine le géographe en moi et l'homme politique et l'écrivain aussi. Je ne voudrais pour rien au monde rater ce monde nouveau qui naît ici sous nos yeux en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle.

**Q.** L'émeute de l'été à Montréal-Nord est l'exemple des difficultés nouvelles à Montréal. Comment analyses-tu le malaise qui en est ressorti?

**R.** Dans une société qui se complexifie depuis quarante ans, on ne peut adopter des postures simplificatrices. Une nouvelle génération profondément métissée est advenue. C'est elle que l'on peut enfin nommer du vocable de Québécois, la fusion de tous les intrants, le socle canadien-français inclus, en une coulée unique. Le malaise vient de ce qui sort du creuset, une génération après: c'est le Québécois nouveau à Montréal, et non la répétition du même (Latinos, Haïtiens, Canadiens-français, Asiatiques, etc.). Faut pas se tromper, c'est ça les marges montréalaises. Cela ne fait donc que commencer en terme de reven-

dications des plus pauvres, des plus marginalisés des montréalais en demande de classes moyennes. C'est davantage un phénomène de génération et de métissage qu'un phénomène d'intégration.

**Q.** Venons-en maintenant à ta carrière d'écrivain. Quelle forme prend-elle? Tu écris en français ou en créole?

**R.** Ma langue de création est le français. Je développe un genre de récit court typique de la littérature orale en Haïti: la lodyans. À travers cette forme de récits, cocasses, les Haïtiens prennent distance du tragique de la vie et des rapports entre les gens. C'est le rire haïtien, comme on dit l'âme russe, l'humour juif New Yorkais, ou l'esprit français, etc. J'écris moi-même des lodyans et je cherche à approfondir ce genre littéraire spécifique qui correspond bien à la narrativité profonde du peuple haïtien.

**Q.** Quel regard poses-tu sur cette vie de retraité?

**R.** J'ai une vie active, même si je sens venir parfois vite le besoin de ralentir, ou plutôt de mieux utiliser l'énergie qui reste, en allant à l'essentiel. Plus de gaspillage de temps. À l'heure actuelle, j'ai aussi besoin de dire les choses autrement; la lodyans en est un outil adéquat. Après avoir enseigné les concepts de populations, les âges de la vie, je suis conscient que j'entre dans une période de ma vie où je m'approche du post-hume, *après* la mise en terre; aussi, je qualifie la période que je vis présentement de pré-thume, *avant* la mise en terre. Dans cette période du dernier quart de la vie, le pré-thume, je goûte plus intensément les rencontres avec les gens, je savoure plus les moments passés avec les miens, je lis plus les bilans de vie des autres. La famille, qui a toujours été importante, le devient encore plus au fur et à mesure que le temps passe. Jouer au grand-père est l'indépassable communion, commune union!

Georges Anglade est un communicateur, un homme de parole. Pas étonnant qu'il se tourne vers une écriture de l'oralité! Je n'ai aucune peine à l'imaginer flamboyant devant un large auditoire, mais dans une rencontre intime, il possède l'art de faire sentir à son interlocuteur qu'il apprécie le moment privilégié de l'échange. C'est qu'il vit le moment présent avec une telle intensité qu'on se sent vite au diapason. La rencontre m'a donné envie d'en savoir plus sur l'homme et sur sa pensée, curiosité intellectuelle comblée par la lecture de ses entretiens avec Joseph J. Lévy (voir page suivante).

# Comprendre mieux la démarche de Georges Anglade

::: Extraits choisis par Monique Lemieux

En 2004, Joseph J. Lévy, du Département de sexologie de l'UQAM, publiait aux éditions Liber des entretiens avec Georges Anglade. Avec l'accord de l'auteur et de la maison d'édition, nous reproduisons ici trois extraits qui permettent d'approfondir quelques questions abordées lors de notre rencontre. Le volume est riche en réflexions sur l'histoire, la littérature, la géographie, l'économie d'Haïti et sur le parcours d'un collègue qui se dit, encore aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs.

**Joseph J. Lévy. *Entretiens avec Georges Anglade. L'espace d'une génération*. Montréal, Liber, 2004. 269 p.**

## **La génération de Georges Anglade**

Le concept de génération traverse tout le volume. Anglade s'en explique en introduction, en réponse à une question de Lévy soulignant l'importance de cette notion dans tout son parcours.

**Georges Anglade.** Oui, c'est même essentiel! L'analyse par génération est un outil exceptionnel d'intelligibilité de la dynamique du vingtième siècle haïtien en ce qu'elle complète bien les autres modes d'analyse — par catégories (classes et couleurs, clans, tonnelles et galeries, gauche, droite...), par genres (masculin et féminin) et par espaces (capitales et provinces, cités et enclaves...) —, mais avec la prétention propre aux études de population de toujours croire qu'elles peuvent fournir de la moitié aux deux tiers des explications de certaines situations comme celle-là!

Je compte évidemment tous ceux nés avant 1804 comme la première génération. C'est un point de départ obligé que l'indépendance. Ensuite, autour de 1810, de 1840 et de 1870, naissent la deuxième, la troisième et la quatrième génération du dix-neuvième siècle. La cinquième naît entre 1900 et 1915 et donne trente ans après naissance à la sixième. Il y a certes un flux continu de naissances et de décès, et des intergénération, mais ce sont les grandes crises sociales et politiques qui donnent le rythme trentenaire à cette histoire, le temps pour les fils de remplacer les pères. Les grandes dates charnières du vingtième siècle — qui m'intéresse particulièrement ici — sont 1915, occupation américaine du pays; 1946, la révolution d'après-guerre; 1990, l'arrivée au pouvoir de Lavalas. Elles marquent à tour de rôle l'arrivée aux affaires des générations quatre, cinq et six. Quant aux périodes de fusion des quinze classes d'âge en une génération, ce sont 1930-1935, désoccupation américaine sur fond de grande dépression et d'émigration des fils des oligarchies des provinces vers le Port-au-Prince centralisateur; 1960-1965, violente montée de la dictature duvaliériste et émergence d'une minorité active à trois composantes dont nous reparlerons; 1990-1995, arrivée au pouvoir de l'alliance démocratique, le dernier coup d'État militaire du siècle, le retour du gouvernement et 1995

comme année où la chance est passée. Encore une fois, c'est le rythme trentenaire du remplacement des pères par les fils d'une période de fusion à l'autre.

Voilà donc une toute nouvelle grille de compréhension d'Haïti et des Haïtiens dans les Amériques au vingtième siècle, par l'entremise des trois générations qui s'y sont succédé, des deux grandes cassures de désaccumulation de vingt ans qui s'y sont produites et l'effort qu'il a fallu chaque fois déployer ensuite pour accumuler de nouveau. La crise de l'occupation du pays de 1915-1934 a non seulement fait prélever pour l'exode vers les cannaies cubaines et dominicaines le tiers de la population rurale, mais elle a stoppé net l'accumulation culturelle du dix-neuvième siècle, qui avait abouti à l'effervescence de la quatrième génération dans la décennie 1900 dans et autour du journal *Le Soir*, le grand quotidien de l'époque qui regorge de tout en feuillets. Il faudra ainsi voir sacrifier pratiquement la cinquième génération pour que la sixième atteigne en l'an 2000 le niveau où nous étions en 1900! Cent ans pour se refaire, tel est le prix quand une génération est sacrifiée! Ainsi le grand exode de vingt ans de la sixième génération, entre 1965-1985, va condamner la septième à beaucoup d'efforts qui risquent de ne porter fruits qu'à la huitième, vers 2050...

[pages 10-11]

## **Une société métissée**

Georges Anglade utilise souvent la notion de métissage, non seulement par rapport à sa propre situation, mais aussi en relation avec la société québécoise.

*Vous êtes bien intégré à la société québécoise ?*

Je suis et me dis montréalais sans l'ombre d'un doute ou d'une hésitation. J'y ai élevé mes enfants en français et le combat que livraient les natifs autour de la langue française était un combat que je pouvais partager sans aucune restriction. Je ne suis jamais entré dans une salle de cours sans la conviction que j'y étais appointé pour illustrer la langue française comme outil du débat scientifique et comme l'arme du combat sociétal que nous avons à transmettre aux jeunes scientifiques de l'UQAM.

Cela dit, je n'ai jamais oublié que nous, les parents, n'étions pas du même pays que nos enfants nés au Québec, nous Haïtiens et eux Québécois. Nous sommes effectivement de deux univers pour avoir eu des enfances et des âges d'initiation si différents, tout en étant de la même famille et de la même maison. C'était même cela l'enjeu capital dans la sphère du privé, rester haïtien et procréer du québécois. Cet itinéraire se vit au départ comme un drame de paternité meurtrie, celle de faire du sien un autre, puis il se change en l'une des dernières grandes aventures de ce temps, le métissage. Mais je me demande comment l'ami Canadien français à la descendance devenue québécoise a vécu sa paternité, elle aussi meurtrie, en préparant sa progéniture au partage avec la mienne!

Voilà une expérience nouvelle qui est propre à ma génération et que l'on n'a pas encore sondée dans la recherche scientifique. La fiction se prête très bien à ce passage des métèques aux métis que sont devenues toutes les descendance, celle des Canadiens français aussi bien que les nôtres : tous métis, tous québécois, tous de moins de trente ans. C'est sans doute cela le Québécois nouveau tant attendu et finement préparé par cette société depuis la Révolution tranquille. L'aphorisme de Nietzsche sur l'homme qui devient de plus en plus du pays de ses enfants est à ce propos un constat bien partiel. Il ne faut pas confondre l'art d'être grand-père et l'adieu aux armes des derniers âges de la vie avec l'oubli de l'origine et le renoncement au natal. On reste toujours de son pays quitte à souscrire aux identités multiples mais à des échelles différentes, comme être d'Haïti et de Montréal à la fois. C'est de se reproduire autre qu'est le constat pertinent sur la splendeur des métissages.

*Comment se vit cette expérience que vous appelez « paternité meurtrie » ?*

Elle est exigeante mais combien passionnante. C'est un quotidien entre deux pôles, le pays des parents et le pays des enfants, les deux ayant une massive présence dans la maison jusque dans le culinaire, comme ces bananes flambées au rhum nappées de sirop d'érable. C'est une blessure béante en la patrie que d'accompagner chaque jour un peu plus sa descendance dans son éloignement et l'assomption de la différence de donner un autre que celui du père. Je peux dire que j'ai parcouru, le temps du bannissement entre 1974 et 1986, presque tous les lieux de cette diaspora alors d'un million de personnes et que partout j'ai été témoin de ces paternités meurtries qui vont prendre mille détours pour ne pas s'avouer telles. La déchirure des exilés est de devoir mourir à leur pays pour donner un pays nouveau à leurs enfants. Mais comme je viens de le dire, n'est-ce pas aussi ce qui est arrivé au Canadien français, avec peut-être plus de tragédie encore, d'avoir à apprendre à sa descendance à partager ce qui n'était qu'à lui seul jusque-là? Qui dira un jour cette sublime meurtrissure cachée des *babyboomers* du Québec réputés sans secret et sans drame?

[pages 71-73]

### **Un genre littéraire méconnu : la lodyans**

La carrière d'écrivain de Georges Anglade est dominée par la lodyans haïtienne, dont il donne les principales caractéristiques dans l'extrait ci-dessous.

*De quelle forme se rapproche le plus la lodyans haïtienne? En quoi se différencie-t-elle des autres genres et surtout de la centaine des formes reconnues du bref?*

Je dirais qu'elle se rapproche particulièrement de l'anecdote comme genre, sans qu'on puisse cependant l'y réduire. L'une et l'autre prennent le même départ dans l'actualité ou le fait divers, mais bien vite la lodyans se distingue par un ensemble de règles propres. La systématique de la lodyans est très grande. Sa portée, son rire et sa généralisation à l'intérieur d'une société sont aussi beaucoup plus grands. Et puis, il y a la nouvelle vers laquelle on peut ramener pratiquement toutes les brièvetés, tellement les contours en sont flous, ce qui donc ne nous avancerait guère dans notre quête d'identité pour la lodyans en tant qu'écrit d'origine orale à s'être frayé un chemin original. Si la morphogénèse du genre nous échappe avant le vingtième siècle faute de textes, nous savons que vers 1900 il s'est bel et bien trouvé fixé. On dispose en effet d'une masse de lodyans et de témoignages qui nous sont parvenus.

C'est bien pourquoi, du seul point de vue à intéresser un conteur, j'ai identifié et je mets en pratique les trois principes à l'oeuvre dans la lodyans : jouvence, voyance et cadence.

*Qu'entendez-vous par ces termes?*

Commençons par jouvence. Jamais forme littéraire ne s'est autant prêtée à l'analyse générationnelle. C'en est frappant. La lodyans est un témoignage puissant des questions qui se posent à chacune des générations. Et même si, d'une génération à l'autre, la même question revient, le traitement du thème, la perspective, la conception... vont varier. Par exemple, pour la quatrième génération, celle du début du vingtième siècle, il fallait éduquer la paysannerie; pour la cinquième génération, celle du conteur Maurice Sixto dans « Le jeune agronome », il est également urgent de tenir compte, à côté du discours de la science, de la pratique paysanne; et la perspective de la sixième génération, la mienne dans *Mon pays d'Haïti*, a été d'apprendre d'abord et avant tout les logiques des savoir-faire paysans pour penser la rupture à partir d'eux. Une même question, trois générations, trois postures scientifiques et politiques différentes. Et il en est ainsi de la question des Blancs en Haïti, des curés, de la domesticité, de la paysannerie ou de la politique, que l'on retrouve toujours, mais abordée par chaque génération en fonction des idéologies du moment et des conjonctures sociales. La lodyans est ainsi toujours témoin du moment, toujours d'actualité, toujours moderne, toujours contemporaine, d'éternelle jeunesse en ce qu'elle témoigne toujours de la conjoncture sociale, culturelle, économique, politique et idéologique. Tel est donc l'effet de jouvence, d'éternelle jeunesse de la lodyans.

Pour ce qui est de la voyance, il faudrait partir de ce que la lodyans est souvent une fiction critique, voire subversive. C'est même le label du genre. Mais immédiatement s'impose une des particularités du genre, particularité qui m'a toujours frappé dans les pérégrinations de mon métier de géographe au pays et dans sa diaspora : chaque classe sociale, chaque groupement de la stratification de la société tire ses propres lodyans qui renvoient à son propre univers. Une veillée paysanne et une veillée bourgeoise n'abordent pas les mêmes thèmes. Les lodyans de contremaîtres ont d'autres contremaîtres pour objet. Évidemment, a-t-on envie de dire, mais c'est que les conséquences sont énormes ! Le passage à l'écrit ne peut s'opérer que dans le groupe qui écrit — les autres sont rivos à l'oralité — et comme la lodyans ne parle que des siens, les clercs se retrouvent objets de lodyans. Pour la toute première fois, et j'insiste sur cette toute première fois, un genre littéraire se dédie à ce groupe. Il n'est plus question de ces morceaux de bravoure qui ont fait recette autrefois sur le dos des paysans ou sur les travailleurs prolétaires promis aux lendemains qui chantent, ni d'intrigues libératrices de bas-fonds populaires fantasmés à donner bonne conscience, mais bien du professeur politicien, mon frère, de la notaire du coin, ma soeur, du curé qui a tant à cacher sous sa soutane, mon voisin, de l'avocat en action, mon beau-frère, tous de la même « extrace » que l'écrivain. En société à minorité de blocage, les effets de circularité, de réverbération et d'échos sont énormes dans les lodyans. Et c'est cela qui fait de la lodyans un genre à hauts risques de la miniature et de la mosaïque. Il suffit d'aller voir la manière dont Hibbert a été lu, ostracisé et dénigré, et peut-être même contraint au silence pour vivre par ses contemporains de même milieu que lui, pour s'en convaincre, et la ferme et explicite détermination de Justin Lhérisson de ne pas se laisser piéger par son milieu en s'imposant mille et une acrobaties, mais hélas au prix de beaucoup de ménagements des « calbindeurs », comme il disait les « comédiens » de ce temps, et d'un déplorable rire gras au détriment des paysans, des domestiques, des ouvriers et des bidonvillois.

La lodyans critique et subversive est aussi prospective. On retrouve à longueur de lodyans des éclairs de solutions qui échappent au statu quo social et économique d'une société bloquée depuis six générations en deux siècles. Il est

donc probable, quand les *scholars* s'y mettront, que la genèse de la lodyans soit à chercher du côté des rêves d'échappées dans une société d'oppidum, assiégée qu'elle est depuis son invention caraïbéenne. Cette fonction prescriptive de voyance d'un monde meilleur qu'assument les lodyans n'est pas sans leur poser de gros problèmes littéraires, car à souvent prendre pour cadre la scène politique, et pour cible favorite les personnages types qui s'y meuvent, elles se retrouvent avec une matière première dangereuse dont la littérature doit effectivement se garder : les bons sentiments, les bonnes intentions, le didactisme, le militantisme, les vœux pieux et autres bondieuseries avec lesquelles on fait de très mauvaises lodyans. Le défi du genre est de ne jamais renier le plaisir du texte et le grand goût des mots pour raconter avec humour et rire les tribulations de la vie vieux-nègre et ses espérances universelles d'homme baigné dans un pessimisme de fond par effet de clairvoyance.

La cadence enfin. C'est avant tout le rire qui la module. Ce « rire haïtien » qui serait de la même nature que d'autres grands lieux communs littéraires, tel le « réalisme merveilleux » latino, qui valent ce qu'ils valent comme généralités, mais qui caractérisent probablement des tendances lourdes encore capables de jouer de marqueur dans la littérature mondiale. C'est qu'il n'y a aucun doute sur ce rire haïtien, régulièrement signalé depuis les tout débuts lointains de la littérature scientifique sur l'Haïtien, sans qu'aucune réponse satisfaisante n'ait été formulée à ce jour. En attendant les sommes de nos philosophes à venir qui entendront de ce rire dans tous ses éclats, la manière proprement haïtienne de lire les événements sous l'angle de leur plus grande risibilité fournit le principe d'ordonnement de la construction et du rythme de la lodyans, car la lodyans est un genre du rire, de toute la gamme des rires, de la jovialité à la risette, de la jubilation à la rigolade, et de toutes les déclinaisons des rictus et autres rires jaunes. Optimisme de la forme que cette cadence — par opposition au pessimisme du fond —, dont les procédés sont nombreux, des digressions contrôlées aux clins d'oeil continuels, des sous-entendus aux non-dits et inter-dits.

[pages 210-213]

### RésOlidaire

3760, rue Sainte-Catherine Est, bureau 302  
Montréal (Québec) H1W 2G1

a un urgent besoin de bénévoles avec ou sans véhicule pour son service de popote roulante pour les aînés du quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Si vous avez de la disponibilité du lundi au vendredi, entre 9 h 30 et midi, une journée par semaine ou plus, téléphonez à Chantal ou André au numéro 514-598-9670. Frais de déplacement et frais d'essence remboursés.



## Matière à réflexion

::: Jean A. Desnoyers

### Des faits

Selon les informations fournies par Statistique Canada et l'OACI, en 2007, plus de cinq millions et demi de Canadiens ont utilisé l'avion à des fins touristiques. Dans le monde, le milliard de touristes transportés par avion en 1990 est devenu, en 2007, 2,3 milliards. Pour assurer les 77 371 liaisons aériennes effectuées en 2007, il a fallu 28,2 millions de vols. Ce sont les retraités, à la recherche d'un moyen de distraction, qui utilisent le plus les vols nolisés comme mode de transport. En ce domaine, les Allemands, suivis de près par les Japonais, sont en tête de liste. Avant longtemps, les Chinois prendront la relève. Pour ne pas être en perte de vitesse dans l'exploitation de la mine d'or que sont les revenus de retraite, les compagnies maritimes viennent prendre place, avec une flotte de 180 navires de croisière, nombre qu'elles veulent porter à 230 d'ici quelques années.

### Des informations techniques

De « Energy and Transportation » nous obtenons, pour une automobile, une consommation qui peut varier de 6 à 12 litres aux 100 km, dépendant de la masse, de la cylindrée du moteur et de la façon de conduire. En utilisant ceci comme terme de comparaison, les avions à réaction à long courrier actuellement en service, à l'exception de l'énorme A830 d'Airbus, consomment entre 6 et 8 litres de carburant par kilomètre. Dans le cas des navires de croisière, dépendant de la dimension et de la vitesse de déplacement du navire, la consommation peut varier entre 400 et 600 litres par kilomètre.

À ces informations, ajoutons celle qui veut que chaque litre de carburant donne, par combustion, 2,4 kg de gaz carbonique (CO<sub>2</sub>), le gaz dont l'augmentation de concentration dans l'atmosphère est responsable de l'effet de serre qui est la cause principale du réchauffement climatique.

### Quelques calculs s'appuyant sur ces informations

Pour un vol entre Montréal et Londres ou Paris, soit une distance d'environ 5 500 km, il faut utiliser 33 000 litres de carburant. Puisque tous les voyages comprennent un aller et un retour, la dépense énergétique

totale est de 66 000 litres de carburant, tout en ajoutant à l'atmosphère 158 400 kg (7,92 tonnes métriques) de gaz carbonique.

Dans le cas d'une croisière de 3 400 kilomètres en Méditerranée, la dépense énergétique calculée sur une consommation moyenne de 500 litres par km est de 1,7 millions de litres de carburant. Pour un départ de Montréal, il faut ajouter à cette consommation le carburant utilisé pour le transport vers le port d'attache du navire de croisière. À elle seule, la croisière en Méditerranée contribue pour 2 040 tonnes métriques de gaz carbonique aux changements climatiques. Pour une croisière comme celle qui débute à Rio de Janeiro et qui, passant par la Terre de Feu, se termine à Santiago du Chili, la consommation totale de carburant, incluant les deux transports aériens de Montréal vers les points de départ et d'arrivée de la croisière, est de 3,74 millions de litres de carburant, une quantité qui ajoute à l'atmosphère 4 490 tonnes métriques de gaz à effet de serre. Pour avoir une idée de l'importance des dépenses énergétiques affectées uniquement au tourisme, il suffit de consulter les journaux et de faire le relevé des vols nolisés et des croisières offerts par les voyageurs.

### Un paradoxe difficile à comprendre

Au moment où l'on cherche par tous les moyens à lutter contre les changements climatiques et à préserver le plus longtemps possible les réserves pétrolières en voie d'épuisement, il est assez paradoxal de constater que pour réduire la consommation d'énergie, on n'ait trouvé rien de mieux, à grand renfort de publicité et d'éditoriaux, que le remplacement des ampoules à filament incandescent par des ampoules fluorescentes gardant, volontairement ou non, le silence sur les dépenses énergétiques reliées directement au tourisme.

### Des mythes à détruire

Dans le but de rassurer les inquiets ou de donner libre cours au laissez-faire, certains mythes ont fait surface depuis que le problème énergétique est devenu un sujet de première importance. Le plus tenace est celui voulant qu'un jour on finira bien par trouver

quelque chose qui règlera définitivement et simultanément les problèmes d’approvisionnement énergétique et de changements climatiques. Ceux qui véhiculent un tel message ignorent tout simplement que, dans tout l’Univers, l’atome est l’unique source d’énergie. Elle est thermique d’origine chimique lorsque les électrons des cortèges atomiques sont impliqués dans la formation de liaisons moléculaires ; elle est thermique d’origine nucléaire lorsque des pertes de masse accompagnent les changements de rapports entre protons et neutrons dans les noyaux atomiques. À la lumière de ceci, demander de créer de nouvelles sources d’énergie équivaut à demander de produire une matière ayant comme base autre chose que les atomes d’hydrogène et d’hélium du mélange primordial mis en place lors du *big bang* qui eut lieu il y a quelques 15 milliards d’années. Seule l’amélioration des rendements dans les modes de production et d’utilisation des énergies actuellement disponibles reste possible, deux domaines appartenant plus à la technologie qu’à la science.

Un autre mythe à détruire est celui qui consiste à croire que, face à un épuisement total des réserves pétrolières, il sera possible de remplacer les 27 milliards de barils de pétrole retirés annuellement des réserves mondiales. Ce pétrole sert à approvisionner en énergie les 775 millions d’automobiles, les 209 millions de camions et d’autobus, les 10 000 locomotives diesel et les 17 220 avions, bilan auquel il faut ajouter tous les moteurs à combustion interne affectés à des usages autres qu’au transport. Le remplacement par des carburants de synthèse obtenus à l’aide du carbone présent dans le charbon, à cause des changements climatiques, ne fait que déplacer le problème créé par le pétrole vers le charbon. Parce que l’éthanol, qui fait partie des biocarburants, permet de recycler par la photosynthèse les émissions de gaz carbonique venant de sa combustion, avec un contenu énergétique qui n’est que les deux tiers de celui de l’essence, il faudrait une production équivalente à une fois et demie celle du pétrole retiré annuellement. Face à une population mondiale en croissance constante et à la limitation des sols arables consacrés à l’agriculture, il est plus que probable qu’il faille choisir entre nourrir des individus ou produire du carburant pour les voitures.

Vouloir remplacer tous les moteurs à combustion interne par des moteurs électriques alimentés en courant par des accumulateurs ou des piles à l’hydrogène

est une autre utopie. L’approvisionnement des électrons déposés dans les accumulateurs ou servant à la production de l’hydrogène par électrolyse ne peut venir que d’une seule source, les centrales hydrauliques, thermiques ou nucléaires génératrices d’électricité. Étant dans une phase de demande croissante d’électricité, où l’on cherche par tous les moyens disponibles à augmenter la production en impliquant la production des éoliennes, des panneaux solaires, de la géothermie et de la marémotricité, malgré tous ces moyens, sans une multiplication des centrales thermiques et nucléaires, on ne parviendra jamais à répondre à la demande de la prochaine décennie. Alors, comment obtenir une production d’électricité capable de combler le vide créé par la disparition des milliards de barils de pétrole actuellement utilisés par les moteurs à combustion interne ?

Voilà plus de cinquante ans que l’on cherche à réaliser la fusion du deutérium et du tritium pour la production d’énergie thermique pour la génération d’électricité sans une seule fois avoir réussi à obtenir des plasmas suffisamment stables pour réaliser cette fusion. Avant que cette fusion ne devienne une réalité — sans entrer dans des détails qui dépassent la portée de cette présentation — les problèmes qu’il faudra résoudre sont encore très loin de l’être. Il est plus que probable qu’il va s’écouler encore quelques décennies avant que la fusion devienne une réalité. Pour l’instant, nous n’avons nulle autre alternative que de réduire la consommation des énergies pétrolières et d’améliorer les rendements des moyens de production et d’utilisation.

### ***Des changements qui s’imposent***

Pour connaître la part de responsabilité qui revient à chacun d’entre nous dans les dépenses énergétiques et les changements climatiques dus aux seuls déplacements touristiques, il suffit de faire la somme de toutes les distances parcourues par avion et par navire de croisière, à l’aide des données techniques présentées plus haut. Parce que pour bien des retraités, vouloir explorer la planète Terre a plus d’importance que la prise de responsabilité face aux problèmes énergétiques qui nous assaillent actuellement, il est à espérer que les informations qui viennent d’être présentées leur permettront de réaliser que l’on doit cesser de prendre la Terre pour un parc d’amusement où chacun choisit son manège sans se soucier des conséquences que ce choix entraîne.

## Le congrès CURAC/ARUCC de Montréal, du 21 au 23 mai 2008

::: Roch Meynard, co-président du congrès

L'Université Concordia et l'Université du Québec à Montréal étaient, du 21 au 23 mai dernier, les hôtes du 6<sup>e</sup> congrès des Associations de retraités des universités et collèges du Canada (ARUCC). Il s'agissait du premier congrès intégralement bilingue de l'association : toutes les séances ont bénéficié de l'interprétation simultanée anglais-français et français-anglais. Les précédents congrès se sont tenus à Toronto, Winnipeg, Vancouver, Guelph et Windsor.

Le comité local d'organisation du congrès (CLO) comptait trois membres de l'APR-UQAM (Philippe Barbaud, Roch Meynard et Yvon Pépin) et une représentante de APRÈS l'UQAM (Thérèse Leduc), qui ont tous quatre participé activement à la préparation du congrès. Albert Desbiens s'était porté volontaire, mais a été empêché de participer pour raisons de santé.

Howard Fink (Université Concordia) était président du congrès et Roch Meynard (UQAM) agissait comme co-président et trésorier.



Fig. 1. Les deux co-présidents du congrès : Howard Fink (à gauche) et Roch Meynard (de dos).

Le congrès a attiré 45 participants : 41 inscrits à toutes les activités, et 4 inscrits aux activités d'une ou de deux journées.

La totalité des communications du congrès ont été enregistrées sur support vidéo. Le disque compact peut être emprunté par les intéressés.

Le congrès s'est intéressé à diverses questions d'actualité concernant les retraités.

Une séance double a été consacrée aux règlements provinciaux et fédéraux sur les régimes de retraite. Deux avocats spécialisés en régimes de retraite de la firme Mercer Consulting, Manuel Monteiro et Isabelle Clément, ont présenté l'état de la situation. Le président de la séance, Paul Huber, a présenté les solutions que nous permet la situation actuelle.

Une séance a été consacrée aux peuples autochtones dans l'enseignement supérieur, sous la direction du président du comité de CURAC/ARUCC sur la question, Peter Russell. Les conférenciers invités étaient l'hon. James Bartleman, ex-lieutenant gouverneur de l'Ontario, et Cynthia Wesley-Esquimaux, professeur en études autochtones de l'Université de Toronto.

Mme Sheila Goldbloom, co-présidente de la Commission de consultation du Québec sur les conditions de vie des aînés, a été invitée à nous parler des besoins des retraités et du rapport de la Commission. La séance était sous la direction de notre collègue Philippe Barbaud.



Fig. 2. Philippe Barbaud et Mme Sheila Goldbloom

La santé mentale des aînés a fait l'objet d'une séance dirigée par le président de CURAC/ARUCC,

Tarun Ghose. Les conférenciers étaient Marie-France Tourigny-Rivard, présidente du comité consultatif du sénat (aînés) de la Commission canadienne sur la santé mentale, Christopher Frank, directeur des soins, programme des aînés, Université Queen's, et Carsten Wrosch, directeur, à l'Université Concordia, du laboratoire de recherche sur les aînés, la personnalité et la santé.

M<sup>e</sup> Maurice Charbonneau, avocat spécialisé en assurance et droit de la retraite, a dirigé une séance sur Les lois relatives aux aînés et leur effet sur les retraités. Y ont participé comme conférenciers l'hon. Maximilien Polak, juge à la retraite de la Cour du Québec (pratique en droit des aînés), et M<sup>e</sup> Ann Soden, directrice générale du National Institute of Law Policy and Aging (pratique en droit des aînés).

La dernière séance du congrès était consacrée aux nouvelles et préoccupations des associations membres

de CURAC/ARUCC, sous la présidence de John Stager. Y ont fait des présentations : Joan Cunnington, représentante des retraités sur les comité de retraite à l'Ontario Colleges Retirees' Association, Don Wiles, de l'Université Carleton, Janette Brown, directrice générale de AROHE (Association of Retirement Organizations in Higher Education, un organisme-frère des États-Unis), Michael Maxwell, Université McGill et John Meyer, Université de Windsor, organisateur du congrès de l'an dernier.

Le banquet, offert à l'UQAM, a été apprécié par tous les participants. Soixante-douze personnes y étaient présentes.

Le sixième congrès de CURAC/ARUCC a été une réussite sur tous les plans. Les participants en sont partis enchantés. L'assiduité des membres du comité local d'organisation en provenance de l'UQAM a été grandement appréciée par les organisateurs.

---

## Reconnaisances et honneurs

### ::: Monique Lemieux

Il nous fait plaisir de signaler quelques parutions récentes de collègues retraités.

Freitag Michel, en collaboration avec Patrick Ernst. *L'impasse de la globalisation. Une histoire sociologique et philosophique du capitalisme*. Montréal : Écosociété, 2008.

Pagé, Pierre. *Histoire de la radio au Québec. Information, éducation, culture*. Montréal : Fidès, 2008.

Piotte, Jean-Marc. *Un certain espoir*. Montréal : Éditions logiques, 2008.

Saint-Martin, Fernande. *Le sens du langage visuel. Essai de sémantique visuelle psychanalytique*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 2007.